

Zeitschrift: Le messenger suisse : revue des communautés suisses de langue française
Herausgeber: Le messenger suisse
Band: - (1999)
Heft: 123

Artikel: L'éternel sourire de l'histoire. Partie 1
Autor: Bergier, Jean-François
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-847576>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'éternel sourire de l'histoire (1)

Fin 2001, il rendra public le rapport final de sa Commission indépendante d'experts Suisse - Seconde Guerre mondiale. Jean-François Bergier, grand spécialiste des Alpes, de Guillaume Tell et de l'histoire économique de la Suisse, donnait au printemps dernier sa leçon d'adieu à Zürich : l'occasion ou jamais pour le Lausannois de rappeler qu'il n'y a pas de petite histoire.

Je vous invite à écouter quelques-unes parmi toutes les voix qui emplissent confusément l'histoire. Des murmures pour la plupart. Ils sont à peine perceptibles, presque étouffés par les propos bien plus sonores de quelques protagonistes qui s'agitent à l'avant-scène de l'histoire. Toutes ces voix expriment pourtant, à leur façon, des actes, des besoins, des ambitions, des émotions, des rires et des pleurs. L'une après l'autre, ces voix se sont tues, bien sûr. Pas tout à fait cependant, lorsqu'elles se sont gravées dans une œuvre ou dans un objet qui leur a survécu, ou qu'elles ont été notées sur un support d'argile, de pierre, de parchemin, de papier ou de pellicule. Elles constituent ainsi les sources dont l'historien fait son profit, sans en négliger aucune.

(...) Je voudrais faire résonner ici trois de ces voix, parmi les plus discrètes. Elles évoquent de simples anecdotes qui relèvent du fait divers, d'un quotidien en somme fort banal et presque trivial. Toutes trois se sont élevées, un bref instant, au même lieu, le quartier commerçant de Genève, et à la même époque, l'aube du XVI^e siècle. Voici la première, qui met en scène trois garçons, trois jeunes lurons, trois copains inséparables. Si inséparables qu'ils se jurent entre eux que le premier qui viendrait à se marier

devra offrir à chacun des deux autres une paire de souliers neufs - un cadeau de luxe pour la bourse de ces jeunes gens. Comme ils ne savent pas écrire, et qu'ils ont besoin d'un témoin de leur serment, ils se présentent devant un notaire qui en prend acte - et nous le transmet.

Trois lurons

Dans les sociétés d'autrefois, c'est-à-dire depuis le XIII^e siècle, lorsque l'acte écrit sur papier commence à prendre de l'importance dans la vie publique, partout où s'est retrouvée la tradition juridique romaine, les notaires publics ont constitué de merveilleux registres de voix qui, sans eux, ne seraient jamais parvenues jusqu'à nous. Je leur emprunte encore les deux épisodes suivants. En 1537, à la foire de la Toussaint - l'une des quatre grandes foires où se rencontrent à Genève des marchands venus de tous les horizons d'Europe - un négociant piémontais confie à un entrepreneur de transport valaisan le soin d'acheminer 132 balles de draps de Genève jusqu'à Ivry, au débouché du Val d'Aoste sur la plaine du Pô. Un tel contrat est tout à fait usuel, il s'en conclut sans cesse, surtout au lendemain d'une foire. Celui-ci se distingue pourtant, d'abord par la masse à transporter (ces 132 balles

représentent environ huit tonnes métriques de marchandises, soit la charge de 50 à 60 bêtes de somme) et aussi par la saison : on traite le 16 décembre. Une partie de la marchandise doit parvenir à destination, à 250 km, le 6 janvier déjà, par le col du Grand-Saint-Bernard et en plein hiver. Il est vrai que notre contrat contient une réserve - *sauve le temps*, c'est à dire si les conditions météorologiques le permettent.

C'est encore une affaire de transport qu'évoque la troisième voix. Non plus d'un transport à effectuer : il a déjà eu lieu. Mais son commanditaire n'est pas content. C'est un marchand de Venise. Il a confié à un voiturier « allemand » - entendez par là un Alémanique, probablement un Zürichois - un gros lot d'épices orientales, de quoi remplir pas moins de trois charrettes, pour les acheminer depuis les bords de la Limmat jusqu'au bout du Léman. Or, à l'arrivée, notre négociant a la désagréable surprise de constater qu'un sac entier de clous de girofle s'est vidé en cours de route. Le dommage est sérieux. Les épices, et le girofle en particulier, ont une valeur considérable. Elles sont à la mode, très recherchées par les consommateurs assez aisés pour se les offrir. C'est pour ceux-ci une façon d'enrichir la gamme des goûts d'une nourriture monotone. Les épices sont en outre parées de toutes sortes de vertus pharmaceutiques, réelles ou virtuelles. Elles symbolisent aussi le statut de leur acquéreur qui va en régaler ses commensaux. (...) Une enquête est donc ouverte sur la disparition du girofle, car il s'agit d'en connaître la cause et de distinguer les responsabilités : a-t-on affaire à une mauvaise qualité de l'emballage, ou à la négligence du voiturier ? Un officier de police - c'est un Bernois qui est commis à cet effet - refait en sens inverse le voyage des épices. Et il découvre qu'aux abords du pont de

Gümenen sur la Sarine, entre Berne et Morat, les villageois ravis de l'aubaine ont pu récolter le précieux girofle au bord du chemin. Leurs chaumières embaument de son parfum...

Voilà. Trois anecdotes amusantes peut-être, mais à première vue insignifiantes, et que j'ai retenues presque au hasard parmi les matériaux que j'avais autrefois rassemblés pour ma thèse. Elles relèvent de la petite histoire, ou de la « microhistoire » comme on la désigne volontiers aujourd'hui, parce que celle-ci ne se rattache

fondes peuvent paraître quasi immobiles au fil des générations : les conditions du climat ; la disponibilité des ressources ; les institutions de base ; les valeurs morales, par exemple ; mais ces structures évoluent pourtant toutes dans la longue durée. Cette connaissance de l'histoire qui retient les réalités matérielles et quotidiennes, mais aussi les mentalités et les sensibilités, elle s'est développée dès l'entre-deux-guerres mais surtout à partir des années 1950/60, et d'abord en France, où on l'a désignée, faute de mieux, comme la

interprétations plus abstraites sur la nature et les formes du pouvoir, sur la croissance économique, sur l'évolution des rapports sociaux ou celle de la pensée et des valeurs culturelles, par exemple. L'histoire que j'ai proposée est empirique, par la nature des questions abordées et celle des sources disponibles. On a même voulu la qualifier (ou la disqualifier) comme un impressionnisme historique, dès lors qu'elle sélectionne, rassemble et organise une multitude de données, de touches de couleurs ou de sons, telles les anecdotes contées tout à l'heure, dont seul l'ensemble finit par faire sens en proposant un tableau cohérent. C'est un reproche qui fut adressé à mon maître Fernand Braudel, à quelques-uns de nos compagnons d'arme et à moi-même. Je l'assume, car je suis convaincu que cette approche nous fait entrevoir ce qu'il y a de plus mystérieux, de plus irrationnel dans l'histoire de l'humanité, mais aussi de plus vivant, de plus vrai et de plus fondamental. C'est elle qui nous fait revivre émotions et passions. Des hypothèses théoriques que l'on cherche à vérifier à travers le matériel historique, des conceptualisations de haute volée, je me méfie. Car l'histoire est trop riche pour ne pas permettre à

qui la manipule de vérifier toutes les hypothèses, même les plus absurdes et les plus dangereuses. Elle est trop multiple pour se laisser enfermer dans quelques concepts séduisants, mais réducteurs. Elle est trop volatile - dirai-je qu'elle est trop volage ? - pour obéir aux termes d'un raisonnement unilatéral ou se laisser ramener à un jeu d'équations. En histoire règne l'exception : celle de l'instant ; celle de l'individu, de la cité, de la nation, du Sonderfall. Et l'exception confirme rarement la règle... +

Suite de la leçon dans notre numéro d'octobre.



« Je vous invite à écouter quelques-unes parmi toutes les voix qui emplissent confusément l'histoire... »

que très indirectement aux grands événements tels que les évoquent les manuels. Mais cette histoire-là ouvre une perspective sur la vie, les soucis, les aspirations ou les représentations des petites gens ; elle nous fait pénétrer dans leur univers et dans leur non-dit. (...)

Histoire renversée

Ce que je viens de suggérer par ces exemples presque triviaux, c'est en somme une perspective renversée, une histoire de bas en haut. (...) Cette histoire vue d'en-bas, vue à partir de menus faits, est révélatrice de structures, dont les plus pro-

« nouvelle histoire », par analogie au « nouveau roman » ou à la « nouvelle cuisine » qui faisaient fureur à la même époque. La « nouvelle histoire », cependant, a mieux résisté que les autres nouveautés, modes passagères. Elle a fait école dans le monde. Or, il est singulier d'observer qu'elle a été définie et pratiquée d'abord et surtout par les historiens du Moyen Âge et de l'Ancien Régime, beaucoup plus tard, et plus mal reçue, par ceux de l'époque contemporaine.(...)

Il est certain que ce mode d'histoire a ses limites. Il ne peut se substituer tout à fait ni aux approches événementielles plus classiques, ni aux